

*“Un país sin cine documental es como un familia sin álbum de fotografías.
Una memoria vacía »*

Un pays sans documentaire c'est comme une famille sans album photos.
Une mémoire vide.

Par Hélène Jimenez

La phrase résonne et semble claironner comme une déclaration de principe. Pourtant, non, dans la bouche de Patricio Guzman ces mots reflètent une conviction profonde. Ils sont à la fois un viatique et un guide dans son travail de cinéaste. Il y a 35 ans il était en première ligne de la "Bataille du Chili". Filmer en direct la révolution chilienne a transformé à jamais Patricio Guzman. Après le coup d'état de Pinochet, le 11 septembre 1973, il est dénoncé, arrêté, menacé d'exécution mais les kilomètres de pellicule – le matériel a été fourni par Chris Marker, sans lui Patricio Guzman n'aurait rien pu faire- tournés pendant des mois sont cachés. "Une fois libéré, je suis parti pour l'Europe où j'ai récupéré la pellicule envoyée clandestinement. Ce qui devait être du cinéma vérité s'est transformé en fresque historique." Comment ne pas être captivés par sa caméra se frayant un chemin à travers l'effervescence chilienne de cette année fatidique qui peint dans de longs plans séquences la lutte des classes comme un paysage mouvant. *La bataille du Chili* a été composé en trois parties entre 1973 et 1979, *l'insurrection de la bourgeoisie, le coup d'état militaire et le pouvoir populaire*. La troisième partie de *La bataille du Chili* est restée longtemps inédite : "Au moment du montage, les deux premiers volets m'étaient apparus incroyablement dynamiques, avec une succession de grands événements et le dialogue antagoniste entre la gauche au pouvoir et l'opposition réactionnaire. Je n'ai terminé la troisième partie du film que bien plus tard, à la fin des années soixante-dix. Sa particularité est de décrire très concrètement la capacité d'organisation, de critique et d'autocritique du pouvoir populaire. Il faut comprendre que cela ne s'est pas produit du jour au lendemain, mais a été le fruit d'un processus de formation politique long de quarante ans. Je n'ai retrouvé ce niveau politique nulle part en Amérique latine..." Tout au long du film le spectateur est frappé par les discussions au sein de l'Unité populaire : le peuple parle d'un ton très résolu mais dénué d'agressivité. On est non

seulement frappé par la grande maturité politique du prolétariat mais aussi par son ouverture. “C’était l’absence de parti unique et de répression. La révolution chilienne fut une sorte d’expérience “portes ouvertes” – sa force, sa faiblesse aussi.”

En 1996 Patricio Guzman retourne¹ au Chili avec dans sa valise, *La bataille du Chili*. Si le film a fait le tour du monde, il demeure interdit au Chili. Discrètement, le cinéaste le montre aux siens, les survivants du drame, qui y reconnaissent leurs camarades “disparus”, ils évoquent leur courage et leur amour de la vie. Mais il le montre aussi aux jeunes, à la fin de la projection un petit groupe d’étudiants est en état de choc. Ils sont nés et se sont formés sous la dictature. Le cinéaste récupère la mémoire détournée et leur restitue un moment crucial de l’histoire du Chili. Belle démarche documentaire.

Chili, la mémoire obstinée

L’heure est venue de dire une vérité occultée, manipulée. C’est un film simple et rigoureux, créatif mais sans racolage. Le cinéaste provoque et suscite des réactions permettant une observation sociale saisissante ainsi par exemple, la fanfare qui joue l’hymne de l’Unité Populaire dans les rues du centre de Santiago : les musiciens sont très jeunes et ne connaissent pas la partition, ils ont dû la recevoir de Paris pour pouvoir la jouer. Intense aussi la séquence du Stade National, devenu après le coup d’état le symbole même de la répression du peuple chilien. Un montage alterné entrelace les images de cette époque avec un match de foot. Violence des stades, violence des jeunes aujourd’hui et ces forces de police qui semble avoir arrêté le temps sur elles. Et ce médecin bénévole qui nous parle *des autres*, ivres d’espoir, de justice et de rêves qui ont été parqués sur ces gradins, ceux qui sont restés, ceux qui ne pourront jamais oublier, ceux qui ont laissé quelque chose d’essentiel qu’ils doivent venir chercher eux-mêmes, comme Patricio Guzman lui-même. Alors on ressent que le cinéaste est pris dans le plus profond du film. C’est un film de l’intérieur et c’est à cause de ça qu’il nous concerne davantage...

La mémoire comme art de la nécessité.

¹ Patricio Guzman est retourné pour la première fois au Chili en 1985 pour tourner *En nombre de Dios*, à la fin du tournage son assistant et son ingénieur du son furent arrêtés.

Un matin d'automne 1998, dans une clinique de Londres, Pinochet se réveille en état d'arrestation. Tout le film de Patricio Guzman *Le cas Pinochet* tourne autour de cet évènement improbable : la détention et le procès du général. Le cinéaste conjugue la froideur et l'objectivité de l'enquête judiciaire avec la force et la profondeur des témoignages. Des confessions ? Il remonte à la source de la parole vive. Des femmes, pour la plupart - sœurs, épouses, mères - qui forment le chœur de cette tragédie. « Ce qu'elles disaient face à la caméra était si violent que j'ai voulu respecter la force de leur présence, rester sur leurs visages. La souffrance de ces victimes que personne ne voulait écouter au Chili a dépassé l'indicible pour atteindre une saisissante dignité. En les écoutant, en les regardant, j'ai décidé de faire un film nu, sans afféteries, loin du bruit de fond et de l'agitation qui entouraient cette affaire. »

Là aussi le cinéaste montre que les faits sont le fruit d'un long processus, du travail d'une myriade d'anonymes, de milliers de bénévoles... Face à la violence d'état- les enlèvements, la torture, les assassinats, la disparition des corps- l'oubli, la négation, la réécriture qui constituent les éléments-clés du fonctionnement d'une dictature, se dressent la parole des femmes : "Ma vengeance c'est d'être encore vivante, j'étais morte, me voilà ressuscitée..." dit Luisa Toledo témoin contre Pinochet.

À ceux qui reproche à Patricio Guzman, son obstination à dire, il répond : "Il faut sortir la blessure à l'air libre, ensuite elle pourra cicatriser".

"Je ne serais pas ce que je suis , si Salvador Allende n'avait incarné l'utopie d'un monde plus juste et plus libre, qui, ces années-là, parcourait mon pays. J'étais là, acteur et cinéaste. Je me souviens de la fraîcheur de l'air, de la ferveur qui nous liait les uns aux autres et, au-delà, au reste du monde. Nous filmions ce rêve radieux avec lucidité, avec passion...une société entière était amoureuse."

En 2004 sort le film où Patricio Guzman aborde le centre du motif, *Salvador Allende*. Le film s'ouvre sur un mur gris. La peinture écaillée laisse entrevoir de la couleur. Une main commence à gratter la fine couche, la mémoire ressurgit. Tel un palimpseste, ces manuscrits dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte. Image du mur 25 ans auparavant coloré par les slogans dessinés par les militants de l'Unité

populaire lors de la campagne présidentielle d'Allende. De la même manière, Guzman va gratter la pellicule de l'oubli – épaisse par endroits – pour exhumer le souvenir et l'image que les gens ont gardé de Salvador Allende. Mais l'arme secrète du film est l'empathie, le cinéaste ne s'en cache pas : c'est "son" Allende. Et la poésie est là avec son patchwork d'archives historiques, de musique traditionnelle, de témoignages poignants, de liesse qui saisit le peuple au passage d'Allende.

Pas plus que dans ses précédents films, Guzman n'insiste pas. Il n'est pas à charge : il veut juste montrer, ouvrir, rendre possible l'émergence d'une parole. Il s'attache aux mouvements, au montage, aux sensations. Et puis c'est le discours du 4 décembre 1972²², la tension palpable dans l'assemblée, le souffle, le silence précédant l'ovation finale.

Filmer l'invisible. "Au début je voulais filmer tout ce que je voyais. Quelque temps plus tard pour *La bataille du Chili*, je me suis rendu compte que sous une première perception de la réalité, il y a toujours une seconde réalité faite de choses "invisibles", beaucoup plus savoureuse et difficile à filmer. Cette seconde réalité apparaît un peu dans *La croix du sud* où je voulais respecter la profonde intimité, le secret qu'il y a derrière les rites. Ne pas les interrompre et surtout les filmer avant et après qu'ils ne commencent, quand les gens lave l'autel, ou quand ils prient alors que la messe est dite. C'est alors que se produit le mieux, ce moment "invisible". C'est le Guzman cinéaste de l'intuition raisonnée, de l'austérité baroque. De 1990 à 1992, Guzman s'intéresse à la théologie de la libération et à la religiosité populaire en Amérique latine. Pendant le tournage de *La croix du sud*, il vit des

² Nous ne résistons pas à reproduire ici ce discours visionnaire de Allende : « *Nous sommes face à un véritable conflit entre les multinationales et les états. Ceux-ci ne sont plus maîtres de leurs décisions fondamentales, politiques, économiques et militaires à cause des multinationales qui ne dépendent d'aucun Etat. Elles opèrent sans assumer leurs responsabilités et ne sont contrôlées par aucun gouvernement ni aucune instance représentative de l'intérêt général. En un mot, c'est la structure politique du monde qui est ébranlée. Les grandes entreprises multinationales nuisent aux intérêts des pays en voie de développement. Leurs activités asservissantes et incontrôlées nuisent aussi aux pays industrialisés où elles s'installent. Notre confiance en nous-mêmes renforce notre foi dans les grandes valeurs de l'humanité et nous assure que ces valeurs doivent prévaloir. Elles ne pourront être détruites.* »

expériences de perceptions personnelles dans les forêts du Guatemala :
“ Quand on traverse ce monde, mi-moderne, mi-archaïque, on commence à percevoir l'énergie culturelle qui le sous-tend, qui peut-être remonte de l'époque précolombienne...”

Guzman cinéaste de l'empathie encore avec *Madrid*, jolie balade avec une ville qu'il a aimé et qui l'étonne encore. Et aussi cinéaste du jeu qui parvient à faire d'un film- *Mon Jules Verne*- qui aurait pu être une commémoration, un voyage personnel à travers l'oeuvre d'un écrivain français.

Godard qui n'est pas économe de formules qui font mouche disait : “Tous les films sont une lettre d'amour à la bien-aimée” ceux de Patricio Guzman sont une adresse aux spectateurs.

Patricio Guzman établit ainsi un pont, par delà un abîme de plus de deux décennies entre passé et présent.